

## **Des effets de notre modernité sur le nouage borroméen (RSI) <sup>1</sup>**

Marc NACHT

(157) Il y a peu, je retrouvais un vénérable collègue argentin venu passer quelques jours à Paris. Nous ne nous étions pas vus depuis trente ans et je fus surpris de constater, une fois de plus, qu'entre analystes le temps semble obéir à la superbe ignorance que Freud prêtait à l'inconscient. En effet, comme si ce n'était que la suite d'une conversation interrompue la veille, et à propos du livre que j'ai publié sur le traumatisme et la pulsion de mort <sup>2</sup> qui me vaut votre invitation, ce vénérable me dit être d'accord sur l'essentiel mais que rien de ce que j'avais écrit ne permettait de distinguer le normal du pathologique. C'est que dans la psychose, précisait-il, nous avons affaire à des changements qualitatifs tout autres que ce qui se produit au niveau quantitatif dans la névrose. Et (158) d'évoquer alors cette faille de la psychose, cet accès à la relation dont l'ouverture serait le préalable nécessaire à toute entreprise thérapeutique.

En écoutant celui que j'appelle le vénérable, j'oscillais entre deux lignes de pensée concernant le qualitatif, son ratage, sa déviation ou sa perversion dans la psychose :

- La première se référait à la fixation hédoniste au maternel pérennisant l'état de dépendance du nourrisson.
- La seconde me renvoyait à ce que Lacan exposait en 1938 dans sa

---

1 Conférence faite à l'Association Édouard Toulouse, Hôpital Sainte Anne, Centre Henri Roussel, Paris, le 12 mars 1997.

2. *A l'aise dans la barbarie*, Paris, Grasset, Figures, 1994.

contribution à *L'encyclopédie française*, « Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale ». Il y décrivait les effets du sevrage comme inscrits dans la prématuration néonatale de l'être humain. Je le cite : « La discordance, à ce stade chez l'homme, tant des pulsions que des fonctions, n'est que la suite de l'incoordination prolongée des appareils. Il en résulte un stade effectivement et mentalement constitué sur la base d'une proprioceptivité qui donne le corps comme morcelé : d'une part, l'intérêt psychique se trouve déplacé sur des tendances visant à quelque recollement du corps propre, d'autre part, la réalité, soumise d'abord à un morcellement perceptif, dont le chaos atteint jusqu'à ses catégories, "espaces", par exemple, aussi disparates que les statiques successives de l'enfant, s'ordonne en reflétant les formes du corps, qui donnent en quelque sorte le modèle de tous les objets. C'est ici une structure archaïque du monde humain dont l'analyse de l'inconscient a montré les profonds vestiges... »

Fixation ou discordance, ces deux manières de comprendre se rejoignent sur le constat d'une incomplétude première, mais elles se distinguent si l'on fait intervenir le critère qualitatif : la fixation hédoniste n'y apparaissant peut-être plus alors que comme une formation réactionnelle postulant un paradis intra-utérin là où régnait l'angoisse primitive, et la relation d'objet se trouvant de ce fait réduite à une facticité cédant à l'imaginaire.

Aussi n'est-il pas étonnant que nous réagissions au morcellement des objets par une angoisse venant rappeler cette phase de l'ontogenèse où (159)primait l'imaginaire. Un imaginaire brut, réduit à la spécularité résultant d'une impossibilité de liaisons psychiques. Le moi, fixé à cette aube infernale, se mirait, selon Lacan, à son double de mort. Il ne serait que la cible fragile que tout excès énergétique exposerait à l'éclatement. C'est pourtant à partir de cet état, en action face à la menace de morcellement, que vont s'élaborer les résistances et s'instaurer l'ordre qualitatif, c'est-à-dire le progrès mental, l'ébauche de la pensée.

Ici s'élabore la fonction impalpable du symbolique, entre la Chose – source aliénante d'une perception fermée sur elle-même ou vouée à l'*en-soi* comme le formulait Hegel<sup>3</sup> – et le mirage narcissique d'une identité également aliénante de n'être qu'une douloureuse totalité.

Lorsque l'on nomme le symbolique, on fait immédiatement référence au langage et au pouvoir qu'il donne à l'être parlant de séparer ses perceptions identifiées au réel d'avec son propre appareil de perception. Le concept est outrepassement de soi-même. Mais cette

---

3. In *Phénoménologie de l'esprit*.

fonction du symbolique est aussi ce qui fonde le langage comme son principal médiateur. Elle résulte de ce que Lacan dans l'article déjà cité décrivait comme « la tendance par où le sujet restaure l'unité perdue de soi-même » et qui « prend place dès l'origine au centre de la conscience ». Cette tendance, restauratrice d'une unité qui ne se repère que par son contraste avec le monde morcelé des premières perceptions, évoque ce « travail du négatif » par lequel Hegel voyait la possibilité de sortir de l'*en-soi* et de l'immédiateté de la Chose, pour construire le *pour-soi* d'une réalisation subjective. Je ne doute pas que Lacan l'ait entendu dans l'*In-existant* par lequel Kojève frayait la voie d'une pensée issue de son expérience de la menace de mort, ce qui le conduisit d'ailleurs sur le plan politique à concevoir le terrorisme comme un passage obligé vers la démocratie.

Si l'on veut bien considérer que le terrorisme est un passage à l'acte archaïque selon la voie régressive qui reconduit aux expériences primaires de morcellement, c'est tout le chemin de la pensée dans son franchissement (160)hégélien de la Chose *en-soi* qui se trouve abolie dans ce type de formation. Il n'y a plus d'instance symbolique dans le terrorisme, même si ses tentatives de rationalisation peuvent en donner à croire. La psychose, dans sa recherche d'une figurabilité, reprend d'ailleurs souvent les images de violence et de morcellement qu'elle emprunte à l'actualité ; elle y trouve l'expression de sa propre détresse associée à l'illusion d'une maîtrise.

Le symbolique, qui me semble plutôt avoir pour effet de dénouer l'imaginaire d'un réel archaïque auquel il est étroitement soudé, est ce qui permet l'ébauche d'un non-moi par lequel peut s'instaurer la relation dialectique entre l'interne et l'externe, entre le moi et l'autre, à partir de laquelle un sujet peut advenir.

La démocratie serait, dans l'absolu de son inspiration, la réalisation de cette limite de la subjectivité qui implique une reconnaissance totale de l'autre en même temps que l'indépendance complète du sujet. Son rêve est désir de franchissement de tout ce qui est encore de l'ordre de l'assujettissement du moi, ce qui entraîne la métabolisation par le travail de la pensée de l'archaïque présence de la Chose. Voilà sans doute pourquoi de n'être pas mortifère la démocratie n'en est pas moins mortelle et ne doit sa survie qu'à la dictature de la raison comme le pensait Freud.

Il est une troisième forme, un troisième avatar politique de l'inconscient : le totalitarisme. L'idée totalitaire a bien fait le travail de néantisation de la Chose mais sans renoncer complètement à ce qui unit la chose au moi dans un ensemble indifférencié. Elle masque son angoisse de morcellement, inhérente à cet inachèvement, par sa volonté d'établir le règne d'un Tout Un qui lui servirait de refuge et qui commande son action. Sa pratique du

terrorisme – conséquence de cette position – vise la fragmentation de l'autre (l'opposant, l'étranger), qu'elle identifie aux discordances déniées de sa propre préhistoire. L'autre est pour l'esprit totalitaire l'équivalent d'un retour du refoulé originaire ce qui rend ce dernier porteur de toutes les angoisses rémanentes de la phase archaïque de l'ontogenèse. Dans l'inachèvement dont est issu le totalitarisme, l'autre représente l'intrusion narcissique de ce double mortifère tel que Lacan le décrivait la veille de la seconde guerre mondiale.

(161) Les avatars politiques de l'inconscient sont donc subordonnés à la fragilité d'une instance symbolique soumise à l'attraction d'un refoulé originaire qui s'origine de la prématuration humaine.

La précarité du nouage borroméen des trois instances psychiques résulte de la mise en défaut du symbolique. Soit que ce dernier ne puisse s'opérer au niveau d'une quelconque métaphore en lieu et place de l'objet ; soit qu'il ne possède aucun mot pour en exprimer la représentation. La Chose alors reste la Chose et le Réel, d'impossible comme le qualifiait Lacan, bascule du côté de l'innommable. Tout alors est disposé pour que se produise l'abjection.

Elle n'est que trop repérable dans l'Histoire cette « troisième facticité, réelle, trop réelle, assez réelle pour que le réel soit plus bégueule à le promouvoir que la langue », celle qui représente « la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupes sociaux par la science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit. »

« Notre avenir de marchés communs, poursuit Lacan, trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation. »<sup>4</sup>

Sans vouloir faire de Lacan un prophète, et encore moins un précurseur du retour à un nationalisme « réactionnaire » face aux ouvertures de frontières et à la mondialisation des processus économiques, constatons qu'il met l'accent sur les ravages provoqués par l'effacement des singularités identitaires affectant l'ordre symbolique au risque de provoquer un retour dans le réel des dimensions ainsi forcloses. C'est que cet « éternel retour », on tend alors à le refaire au plus près, là où le « petit autre » en appelle immédiatement au « grand », dans la férocité et l'abjection qui caractérise ce dernier lorsqu'il se réduit à la gueule béante de la Chose.

Nous sommes peut être à la fin du temps de l'*Aufklärung* qui inaugura notre modernité. Il n'est pas sans intérêt de constater, relisant Hegel et (162) Nietzsche, combien ces

---

4. Proposition du 9 octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'École.

derniers pressentirent les germes des nouvelles barbaries.

Hegel d'abord. Que l'État moderne ne soit plus inspiré par la religion et voilà perdue la liberté de l'individu pour lequel « l'idée de sa patrie, de son état, était pour le citoyen antique la réalité invisible, la chose la plus élevée pour laquelle il travaillait, c'était son but final du monde ou le but final de son monde. »<sup>5</sup>

La « conscience malheureuse » s'efforce de rétablir cette transcendance perdue en déniait son propre trouble dans l'action, l'esprit de domination, et la guerre comme affirmation de la liberté des peuples. La volonté de puissance est déjà présente, on en connaît les dérives.

La volonté de puissance est aussi le fondement du développement industriel où l'homme « n'effectue plus qu'un travail abstrait » et devient « plus mécanique, plus indifférent, moins spirituel »<sup>6</sup>. La richesse s'accroît d'un côté, la pauvreté de l'autre. L'inégalité est déchirement de la volonté sociale, elle engendre la révolte intérieure et la haine (déjà la haine). Dans la *Philosophie du droit*, Hegel, décrit ce qu'il en est aujourd'hui même : il imagine une redistribution proche du RMI, comme entretien de la misère engendrée par le profit, et l'inutilité des améliorations de productivité à des fins d'augmentation du pouvoir d'achat ouvrier qui aboutirait à une ruineuse surproduction. Il lui apparaît donc « que malgré son excès de richesse, la société civile n'est pas assez riche, c'est-à-dire que dans sa richesse elle ne possède pas assez de biens pour payer tribut à l'excès de misère et à la plèbe qu'elle engendre »<sup>7</sup>.

Hegel oppose très nettement la fonction symbolique au monde des objets, lorsque par suite de la déshérence du symbolique l'objet devient quelconque et qu'il bascule alors dans l'état « abstrait » de Chose produite, (163)liée à la barbarie d'un Autre qui n'est plus « grand » qu'à la mesure de la férocité des lois du marché.

Le sujet hégélien apparaît dans le dévoilement d'une psychose provoquée par la substitution de la production des objets de consommation à un idéal qui maintenait l'homme en relation avec les dieux, c'est-à-dire avec l'ancrage transcendant d'une infinitude dont seules les figures sacrées marquaient la limite. L'objet, et l'objectivation de l'homme réduit à l'état d'agent économique, met alors l'individu en face d'une menace de parcellisation pouvant aller jusqu'au morcellement de son image corporelle.

Nietzsche condense et résume parfaitement la posture de la « conscience

---

5. Nohl cité par Hyppolite, in *Introduction à la philosophie de l'histoire de Hegel*.

6. In *Realphilosophie*.

7. *Philosophie du droit*.

malheureuse » hégélienne et la critique que l'on peut lui adresser lorsqu'il écrit : « Au fond l'homme a perdu la croyance en sa valeur dès que ce n'est pas un tout infiniment précieux qui agit par lui ; ce qui revient à dire qu'il a conçu ce tout, afin de pouvoir donner créance à sa propre valeur. » <sup>8</sup>

Force est de constater que lorsque les arguments de cette « créance » viennent à manquer, la tendance est de rétablir une totalité dont la forme politique est celle du totalitarisme.

Nietzsche l'écrivait déjà lorsqu'il attribuait le malaise de notre civilisation au maintien des croyances que la soumission à Dieu avait autrefois rendue harmonieuses ; cette soumission étant devenue caduque, les croyances qui lui étaient attachées ne pouvaient être maintenues que faussement et dans le malheur. L'aspiration à la totalité et à l'unicité, est bien à mettre au rang d'une domination divine à laquelle l'homme n'a pas encore renoncé dans l'effroi où il est encore tenu du vide que laisse une telle disparition.

Les totalitarismes ne sont pas la mort de Dieu mais l'ersatz redoutable que l'homme met à la place d'une symbolique de la totalité.

(164) Par voie de conséquence, la volonté de puissance issue de ce désenchantement qui est mesure de notre finitude – corporelle, territoriale, spirituelle – trouve son expression et ses moyens dans la technique, mise au service de ce qui serait dieu, ou de son remplacement par la croyance en la toute-puissance de la science. Ici se révèle le fantasme toujours actif d'une toute-puissance qui abolirait les limites de l'humain, et, en particulier, son inéluctable mortalité.

Ces rappels de pensées nous introduisent à ce que l'on peut tenter d'appréhender comme étant le sujet de la modernité, celui là même que Lacan désignait comme « sujet de la science ». Nous voyons dans ce dernier, non seulement l'expression de « complexes » résultants de conflits de désirs sous-tendus par les contradictions entre leurs réalisations et les impératifs interdicteurs du sur-moi, mais aussi le produit de la déshérence de la fonction symbolique « absorbée » par le discours normatif émanant de ce que l'on pourrait désigner d'une façon générique sous le terme général de facteurs de production. Entendons par là le renforcement des agents et des processus économiques par ce qui est appelé à s'y modeler sur le plan de l'imaginaire. Ainsi, par exemple, les représentations du corps « analysé » sur le mode mécaniste de la performance ou sur celui de l'harmonie de ses molécules. Le réel acquiert alors un rôle si prévalent qu'il en écrase complètement tout effet de symbolisation et

---

8. *La volonté de puissance*, Le Livre de Poche, p. 37.

capture l'imaginaire dans l'absolu de ses descriptions. Il n'y a plus alors qu'un objet pour la science absorbant le sujet d'une rationalité, elle-même identifiée à la science. On peut s'interroger de savoir si ce sujet (dont l'image tend à se confondre avec tout protocole de classification) est encore celui d'une psychanalyse qui en postule la division. Nous savons que du côté d'une certaine psychiatrie la réponse est déjà négative lorsqu'elle écarte délibérément la subjectivité pour ne juger que des réactions à telle ou telle molécule. Ainsi la réduction de la névrose d'angoisse à des modifications comportementales sous l'effet des tricycliques, tout comme l'on classe les bactéries selon qu'elles prennent ou non la coloration de Gram.

De telles perspectives peuvent sans doute se justifier par leurs efficacités cliniques résultant de protocoles prenant, en quelque sorte, de (165)la même main le symptôme et la molécule sédatrice. Mais à la limite, n'est-ce pas la molécule elle-même qui devient symptôme (puisqu'elle a pris sa place en l'éliminant), laissant l'ex-sujet aux prises avec cette matérialisation, dans le non sens d'une évacuation de sa souffrance plus que d'une véritable « guérison » ?

A ce point, celui où la crise est dissoute plus que résolue dans le réel de la médication, peut éventuellement commencer un travail psychique, à condition toutefois que la perspective puisse en être maintenue. La psychanalyse peut alors s'engager sur un paradoxal retour au symptôme pour permettre au sujet de s'y retrouver avec ses désirs, ses conflits et ses contradictions. Encore faut-il pour cela admettre qu'il existe des contradictions qu'aucune régulation sur le mode binaire, de fonctions bonnes ou mauvaises, adaptées ou inadaptées ne saurait résoudre. Mais ce « sujet » devenu sujet de la science et de sa rassurante finitude, le souhaite-t-il encore ? Et si malgré les avantages de cette situation, il le désire quand même, n'aurait-il pas quelque raison de se méfier d'ouvrir la boîte de Pandore où se tenaient enfermées les singularités devenues incompatibles avec ce que la société attend de lui. Un certain principe de réalité ne lui commanderait-il pas d'en rester là !

D'ailleurs, la dite société ne lui propose-t-elle pas une solution très commode : passer au virtuel.

Là où la question de l'être se posait au travers des isolations de la névrose obsessionnelle, là où la question du sexe se manifestait dans le refoulement hystérique nous avons le virtuel comme issue. Et nous pouvons même ajouter, le virtuel en temps réel de la pulsion, ce qui est le fin du fin.

On sait la grande difficulté à réglementer Internet. Tout peut être communiqué et échangé dans cet espace quasiment illimité. La petite boîte de l'ordinateur contient le monde et même les mondes si l'on y ajoute l'ensemble des fictions dont les réalités imagées sont

équivalentes. Et tout peut se voir, sinon toujours s'entendre. Internet n'a pas d'autres bords que ceux imposés par le sujet qui y navigue à la mesure de son temps et de son (166)argent. C'est un système sans résistance : un fantasme répondant parfaitement à l'algorithme  $\$ \diamond a$ . Mais à la différence du fantasme individuel, celui là est non seulement collectif mais organisateur de la communication. Pour la première fois dans l'histoire le fantasme se trouve jouer le rôle de lien social, venant en quelque sorte doubler la fonction imaginaire de l'identification dans la psychologie de masse.

La virtualité, jadis jeu plaisant pour quelques anamorphoses critiques, est donc en train d'acquérir un tout autre statut. Elle cesse d'être un moyen de dire l'impossible du réel et le caractère innommable de l'éphémère expérience auquel sa rencontre donne lieu, pour prendre la place d'une réalité. De cette réalité qui est issue de notre articulation symbolique langagière avec le corps et que ce que l'on appelle les pulsions depuis Freud ne cessent de parcourir.

Avec la généralisation du virtuel comme nouvelle réalité s'ouvriront sans doute toute une série de transformations qui ne concerneront pas seulement le mode de vie mais aussi la subjectivité.

Le virtuel, comme je l'ai à peine esquissé, est paradoxalement au plus proche du réel. Mais, et c'est bien là l'important, d'un réel qui tout en conservant son caractère d'insaisissabilité devient réalité et prend place dans le jeu pulsionnel au même titre que les objets.

La pulsion de mort, comme étant la pulsion procédant de notre rapport avec le réel dans son isolation traumatique, se trouve alors en immédiat arrière-plan du virtuel. En d'autres termes, notre relation au virtuel est une relation qui privilégie la pulsion de mort dont on dit qu'elle n'a pas d'objet, sauf celui là, correspondant à la notion de réel.

La pratique de la virtualité ne peut donc qu'avoir une incidence sur ce que Lacan a théorisé sous le terme de nouage borroméen et qui suppose le libre jeu de l'imaginaire, du réel et du symbolique. En effet, la virtualité se présente comme un rabattement du réel sur l'objet dans sa fonction imaginaire. La fonction symbolique est également engagée du fait de nominations réduites à des adresses, ou se confondant avec l'objet appelé en représentation.

(167)Le noeud borroméen serait dans cette conjoncture réduit à la soudure de ses trois brins, à la manière d'un fil conducteur de courant triphasé.

Mais au-delà de ces images, que peut-il advenir de ce que nous appelons sujet en psychanalyse, état de la personne qui suppose l'existence d'une division, d'un battement



entre une position d'évanescence, celle même induite de la rencontre avec le réel, et d'affirmation, de sentiment de soi où prime la fonction imaginaire soutenue par le langage ?

Ce sujet là serait pour le moins en question. Ne serait-il pas proche de ce « dernier homme » prophétisé par Nietzsche, sujet comblé dans la figure duquel il n'est pas difficile de voir se refléter l'indivision totalitaire ?

Mais dans notre domaine, cette indivision – ou unidimensionnalité, selon le mot de Marcuse – soutenue par la pulsion de mort ne peut qu'évoquer cette autre forme de totalitarisme fondamentalement humain dont la psychose est l'avatar clinique.

Toutefois, à un autre niveau, ce qui aspire à la totalité et s'égaré dans les leurres de sa réalisation agit dans le malentendu d'un autre appel, celui de la très ancienne quête de l'immuable. Que le réel puisse s'y rencontrer au point d'évanescence de nos représentations pour former l'expérience et l'axe d'une liberté conquise sur toutes les contingences ne me semble pas à rejeter de la clinique.

Si le dernier homme a « la poitrine creuse », comme l'écrivait Nietzsche, ce n'est sans doute pas du seul fait de la satisfaction de tous ses besoins mais aussi et surtout pour la raison que lorsque le réel devient égal à l'imaginaire s'épuise le vide créateur.

Le symbolique dans sa fonction de structuration des relations humaines et de l'organisation sociale devait alors être conduit à refléter ces virtualités afin d'y baliser de nouveaux praticables pour le désir. Pâle désir peut-être dans l'expérience de réalisations trop immédiates pour qu'un réel évanescent n'en puisse pleinement lester le poids de sa résistance.

(168) La science, et particulièrement la médecine, viendront alors toujours plus colmater la concrétude défaillante en lieu et place des failles désirantes, réintroduisant du réel par la puissance de leurs opérations de symbolisation et la preuve de leur efficacité.

Le désir y trouvera-t-il encore sa place ? Freud citait la fable du pauvre couple de paysans auquel un génie propose la réalisation immédiate de trois vœux, la femme empressée demande une paire de saucisses, l'homme furieux de voir ainsi réduite sa chance s'exclame : qu'elles pendent au nez de cette imbécile, aussitôt dit aussitôt fait, pris de remords il demande au génie, et c'est le troisième et dernier vœux, de libérer son épouse de ces fâcheux pendentifs.